Ted Hopf, *Reconstructing the Cold War, The Early years, 1945-1958* | Oscar Sanchez-Sibony, *The Political economy of the Soviet Cold War from Stalin to Khrushchev* | Margaret E. Peacock, *Innocent weapons, The Soviet and American politics of childhood in the Cold War* | Patryk Babiracki, Kenyon Zimmer, eds., *Cold War crossings, International travel and exchange across the Soviet bloc, 1940s-1960s* | Denise J. Youngblood, *Bondarchuk's War and Peace, Literary classic to Soviet cinematic epic* | Lori Maguire, Cyril Buffet, eds., *Cinéma et Guerre froide, L'imaginaire au pouvoir* | Philippe Buton, Olivier Büttner, Michel Hastings, eds., *La Guerre froide vue d'en bas* | Nicolas Badalassi, *En finir avec la guerre froide, La France, l'Europe et le processus d'Helsinki, 1965-1975*

La nouvelle histoire de la Guerre froide

Andreï Kozovoï

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8084>

DOI : 10.4000/monderusse.8084

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2014

Pagination : 435-456

ISBN : 978-2-7132-2441-6

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Andrei Kozovoï, « Ted Hopf, Reconstructing the Cold War, The Early years, 1945-1958 | Oscar Sanchez-Sibony, The Political economy of the Soviet Cold War from Stalin to Khrushchev | Margaret E. Peacock, Innocent weapons, The Soviet and American politics of childhood in the Cold War | Patryk Babiracki, Kenyon Zimmer, eds., Cold War crossings, International travel and exchange across the Soviet bloc, 1940s-1960s | Denise J. Youngblood, Bondarchuk's War and Peace, Literary classic to Soviet cinematic epic | Lori Maguire, Cyril Buffet, eds., Cinéma et Guerre froide, L'imaginaire au pouvoir | Philippe Buton, Olivier Büttner, Michel Hastings, eds., La Guerre froide vue d'en bas | Nicolas Badalassi, En finir avec la guerre froide, La France, l'Europe et le processus d'Helsinki, 1965-1975 », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 55/3-4 | 2014, mis en ligne le 13 avril 2015, Consulté le 24 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8084> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8084>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Ted Hopf, *Reconstructing the Cold War, The Early years, 1945-1958* |
Oscar Sanchez-Sibony, *The Political economy of the Soviet Cold War from Stalin to Khrushchev* |
Margaret E. Peacock, *Innocent weapons, The Soviet and American politics of childhood in the Cold War* |
Patryk Babiracki, Kenyon Zimmer, eds., *Cold War crossings, International travel and exchange across the Soviet bloc, 1940s-1960s* |
Denise J. Youngblood, *Bondarchuk's War and Peace, Literary classic to Soviet cinematic epic* | Lori Maguire, Cyril Buffet, eds., *Cinéma et Guerre froide, L'imaginaire au pouvoir* |
Philippe Buton, Olivier Büttner, Michel Hastings, eds., *La Guerre*

froide vue d'en bas | Nicolas Badalassi, En finir avec la guerre froide, La France, l'Europe et le processus d'Helsinki, 1965-1975

La nouvelle histoire de la Guerre froide

Andreï Kozovoï

RÉFÉRENCE

Ted HOPF, *Reconstructing the Cold War, The Early years, 1945-1958*, Oxford : Oxford University Press, 2012, 305 p.

Oscar SANCHEZ-SIBONY, *The Political economy of the Soviet Cold War from Stalin to Khrushchev*, Cambridge : Cambridge University Press, 2014. 278 p.

Margaret E. PEACOCK, *Innocent weapons, The Soviet and American politics of childhood in the Cold War*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2014, 286 p.

Patryk BABIRACKI, Kenyon ZIMMER, eds., *Cold War crossings, International travel and exchange across the Soviet bloc, 1940s-1960s*, College Station : Texas A&M University Press, 2014. 224 p.

Denise J. YOUNGBLOOD, *Bondarchuk's War and Peace, Literary classic to Soviet cinematic epic*, Lawrence : University Press of Kansas, 2014, 175 p.

Lori MAGUIRE, Cyril BUFFET, eds., *Cinéma et Guerre froide, L'imaginaire au pouvoir*, Condé-sur-Noireau : Charles Corlet éditions (CinémAction), 2014, 171 p.

Philippe BUTON, Olivier BÜTTNER, Michel HASTINGS, eds., *La Guerre froide vue d'en bas*, Paris : CNRS éditions, 2014, 381 p.

Nicolas BADALASSI, *En finir avec la guerre froide, La France, l'Europe et le processus d'Helsinki, 1965-1975*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014, 442 p.

- 1 Pour les historiens de l'URSS, la « nouvelle histoire de la Guerre froide » est une expression qui s'utilise d'abord au sens large pour désigner les travaux sur le conflit Est-Ouest (l'expression est utilisée par commodité : il est aussi un conflit Nord-Sud comme je le dis ci-après) parus après l'effondrement de l'URSS (1991) et le début de la « révolution des archives », soit l'ouverture, partielle, des fonds documentaires soviétiques. Au sens thématique, elle désigne les publications récentes, postérieures à 2001, centrées sur les questions idéologiques, culturelles et sociales, intégrant la dimension internationale et transfrontalière de l'affrontement. Un travail collectif récent, publié par l'éditeur britannique Routledge, peut en être considéré comme la meilleure illustration, voire le manifeste¹. Cette « nouvelle histoire » est d'abord anglo-saxonne (elle a même donné son nom à une collection aux presses universitaires

de Caroline du Nord), mais des chercheurs français, italiens et finlandais s'y intéressent de plus en plus. En France, le dynamisme de cette historiographie a fait que l'on écrit la Guerre froide de plus en plus souvent avec une majuscule – une manière de consacrer ce qui n'avait été à l'origine qu'une expression journalistique à la mode². À l'inverse, les historiens russes qui ont révisé l'historiographie soviétique de cette période, y intégrant des problématiques nouvelles sont encore trop rares. En Russie, l'histoire contemporaine demeure encore largement perçue avec les œillères de l'actualité – de la propagande antiaméricaine poutinienne pour ne pas la nommer. Et l'expression russe désignant la Guerre froide (*holodnaja vojna*) conserve sa minuscule, comme au temps de l'URSS ; le seul « progrès » en la matière est qu'elle est désormais écrite sans guillemets³. De fait, l'un des facteurs permettant de comprendre la popularité de cette histoire depuis quelques années est celui du contexte politique des relations russo-américaines, qui se sont considérablement dégradées depuis la fin des années 1990, poussant bon nombre de journalistes à utiliser, à tort ou à raison, l'expression de « Nouvelle Guerre froide »⁴.

- 2 Cette « nouvelle histoire » peut d'abord être perçue au travers du prisme générationnel. Parmi les aînés, nés dans les années 1930-1940, figurent des personnalités comme Vojtech Mastny, historien d'origine tchèque qui a travaillé sur la Guerre froide sous Staline, et John Lewis Gaddis, célèbre pour son étude sur l'évolution de la doctrine de l'endiguement, et plus récemment, pour sa biographie de George Kennan⁵. Gaddis a contribué à la fondation en 1991 du *Cold War International History Project*, une institution de tout premier plan, aux *working papers* désormais incontournables pour tout chercheur⁶. Gaddis appartient à une génération d'historiens américains qui a fonctionné longtemps en se définissant par rapport au sacro-saint binôme totalitarisme / révisionnisme, lui-même se qualifie désormais de « postrévionniste ». Cette génération a privilégié l'étude de la Guerre froide du point de vue politique et diplomatique. Ses représentants en France sont Pierre Grosser et Georges-Henri Soutou⁷. La deuxième génération d'historiens, nés dans les années 1950-1960, a continué à pourfendre le récit basé exclusivement sur le point de vue américain et diplomatique, par une étude encore plus poussée des acteurs européens et extra-européens : la Guerre froide s'est déroulée non seulement entre le « camp » communiste et démocratique, mais aussi entre les Nord et les Sud (les exemples d'interventions américaines « de Guerre froide » en Amérique latine, leur « arrière-cour », sont nombreux). Parmi les historiens les plus connus de cette génération, on peut citer l'Américain Melvyn Leffler, mais aussi le Norvégien Odd Arne Westad et le Russe Vladislav Zubok (tous les deux enseignent aujourd'hui à la London School of Economics)⁸. Enfin, une troisième génération de chercheurs, nés dans les années 1970-1980, étudie la Guerre froide dans ce qu'elle a de social et culturel. Encore une fois l'étude de l'impact sur la société et la culture américaines prédomine : après tout, le nombre d'étudiants de russe n'a pas augmenté depuis 1991, bien au contraire ! Pour les historiens spécialisés dans la Guerre froide côté soviétique, outre l'auteur de ces lignes, mentionnons Margaret Peacock et Oscar Sanchez-Sibony, dont il sera question plus loin.
- 3 Si l'inflation de publications mentionnant dans leurs titres le vocable « Cold War » aux États-Unis peut s'expliquer par l'arrivée sur le marché du travail d'historiens nés pendant la Guerre froide, et dont elle a marqué l'enfance et l'adolescence, comme ailleurs, l'approche générationnelle n'est pas parfaite. En effet, il convient de souligner

que son étude fait des émules, certes, auprès de ceux pour qui elle est le premier centre d'intérêt de leur carrière universitaire, mais aussi, et de plus en plus, auprès d'historiens confirmés, souvent des « transfuges » de l'histoire du stalinisme. Citons ainsi la spécialiste américaine du cinéma soviétique, Denise J. Youngblood, dont il sera question plus loin, qui après avoir travaillé sur les années 1920, est passée à la représentation de la Grande Guerre patriotique dans sa globalité, puis s'est lancée dans l'étude du cinéma de Guerre froide⁹. Parmi les raisons qui ont pu pousser ces historiens à se faire « transfuges », il convient de mentionner une saturation certaine des butinages de la période stalinienne d'avant 1945, qui a même pu donner lieu à des « publications-doublons »¹⁰. Un autre « transfuge » connu est Michael David-Fox, professeur à Georgetown, fondateur de la célèbre revue *Kritika* qui a jusqu'ici travaillé sur la période d'avant 1946¹¹. Pour certains historiens, « la nouvelle histoire de la Guerre froide » a pu jouer le rôle de catharsis tardive : Sergei Zhuk, un historien d'origine ukrainienne né en 1958, aujourd'hui enseignant à la Ball University dans l'Indiana, était, comme tant d'autres Soviétiques de sa génération, si passionné par la musique anglo-saxonne depuis sa jeunesse qu'il y a consacré une monographie, ce qui l'a contraint à effectuer un saut de plus d'un demi-siècle par rapport à son premier livre sur les paysans à l'époque tsariste¹².

- 4 Les publications recensées ci-après, publiées dans leur majorité en 2014, cherchent – et ce n'est évidemment pas une surprise – à nuancer, voire à remettre en cause un certain nombre d'idées reçues. Ainsi, Ted Hopf s'applique à démontrer que la politique étrangère soviétique ne peut être étudiée *sui generis*, mais en interaction avec l'évolution intérieure qui forme l'identité collective soviétique. Oscar Sanchez-Sibony défend l'idée selon laquelle l'URSS n'a jamais été un État poursuivant un objectif d'autarcie. Margaret Peacock remet en cause l'unicité de l'embrigadement de la jeunesse soviétique par le parti-État soviétique, trouvant des parallèles frappants avec la politique de Washington. L'ouvrage collectif dirigé par Patryk Babiracki et Kenyon Zimmer a pour ambition de tester les limites de la notion de « Rideau de Fer ». Avec son étude de *Guerre et paix*, Denise Youngblood réhabilite le cinéma « brejnévien », loin d'une quelconque « stagnation ». Dans l'ouvrage dirigé par Lori Maguire, le cinéma apparaît dans toute sa complexité, loin d'être un simple thermomètre des relations Est-Ouest, mais davantage le reflet d'un contexte intérieur complexe, voire un acteur à part entière d'une Guerre froide culturelle qui ne dit pas toujours son nom. Dans le travail dirigé par Philippe Buton, Olivier Büttner et Michel Hastings, les contributeurs montrent qu'en dépit de nombreux silences, la Guerre froide a bel et bien marqué la société française et, qu'à ce titre, elle mérite toute sa place dans l'histoire de France. Quant à Nicolas Badalassi, il remet la Guerre froide au cœur de la politique étrangère française dans les années 1960-1970.
- 5 Ted Hopf (né en 1959), actuellement en poste à l'université de Singapour, est spécialiste de science politique. Avec son ouvrage *Reconstructing the Cold War*, il fait cependant œuvre d'historien culturel et social, puisqu'il puise dans les archives russes pour étayer son argumentaire, démarche qui mérite d'être saluée tant elle est exceptionnelle dans le monde de la science politique. De fait, si l'ouvrage s'adresse d'abord aux étudiants des relations internationales (RI) en ce qu'il met en œuvre une théorie – le « constructivisme social » – pour expliquer la politique étrangère soviétique dans les années 1945-1958, il est aussi susceptible d'intéresser les historiens de l'URSS par le lien fort qu'il met en évidence entre politique intérieure et internationale de l'Union soviétique¹³. Hopf défend l'idée que la Guerre froide avait non seulement un impact sur

la vie de tous les jours en Union soviétique, mais que le comportement soviétique sur la scène internationale, parfois donnant l'impression d'être irrationnel et/ou contradictoire, ne peut être compris sans intégrer à l'équation l'identité soviétique dominante (hégémonique), puissant moteur émotionnel nécessaire à l'appréhension du monde. Cette identité se dévoile dans des « discours », des textes et des pratiques sociales, que Hopf a patiemment débusqués dans la presse, les romans, mais aussi les films : autant de manifestations d'une « réalité négociée », notion au cœur de la théorie constructiviste en relations internationales. L'auteur ne nie pas l'existence de « discours contre-hégémoniques » à l'époque de Stalin et de Hruščev ; bien au contraire, il les dissèque comme autant de défis au discours identitaire dominant, mais qui peuvent également se recouper avec celui-ci. L'auteur analyse ces discours au sein de trois grands corpus documentaires : le corpus des Soviétiques « ordinaires », les discours officiels dans les médias (écrits) et ceux des décideurs en politique étrangère. On retrouve ici le rôle primordial du langage dans la perception et la réappropriation du monde, phénomène déjà étudié pour l'URSS par Alexei Yurchak¹⁴.

- 6 Ces bases théoriques posées, Ted Hopf étudie en deux temps chaque grande période soviétique, stalinienne et khrouchtchéviennne, d'abord en « reconstruisant » l'identité dominante à l'intérieur, puis ses interactions avec la politique étrangère. Selon Hopf, le propre des années 1945-1953 (subdivisées en deux périodes : 1945-1947 sont marquées par une certaine tolérance et 1947-1953, par l'intolérance du discours hégémonique) est un « discours de danger » formé de plusieurs strates : la Russie comme noyau de modernité au sein de l'URSS, la renaissance d'une identité religieuse orthodoxe, la peur de l'étranger, notamment occidental. Hopf trace ensuite un parallèle avec la politique étrangère soviétique à la même époque, depuis les relations avec les pays satellites d'Europe de l'Est jusqu'à celles d'avec les États-Unis. Il souligne la ressemblance frappante dans les échanges entre les décideurs du Kremlin et leurs homologues est-européens et ceux de ces mêmes dirigeants du centre avec des responsables soviétiques régionaux, par exemple dans l'obsession du contrôle des procès politiques orchestrés depuis Moscou. Hopf soutient que l'excommunication de la Yougoslavie de Tito dérivait de la grande proximité des identités de ce pays avec l'URSS, ce qui faisait craindre à Stalin qu'une politique étrangère yougoslave divergente de la sienne ait pu constituer une dangereuse et attirante alternative. La mort de Stalin entraîne la disparition du « discours de danger » et l'émergence d'un « discours de la différence », plus tolérant à l'égard des contradictions sociétales et des représentations ambiguës de la réalité, en un mot, qui accepte l'existence de nuances de gris. Ce discours se retrouve dans le façonnement de la politique étrangère soviétique : au prisme bipolaire (« eux » et « nous »), l'URSS ajoute une nouvelle catégorie, les « non-eux » (ni communistes ni capitalistes). Cette dernière rend la perception du monde et le façonnement de la politique étrangère bien plus difficile pour les dirigeants soviétiques, qui doivent à partir du milieu des années 1950 jongler constamment entre leurs intérêts de grande puissance classique (stratégie de parité avec l'Occident) et leurs objectifs « révolutionnaires » (diffusion du modèle communiste aux dépens de ce même Occident) dans les Sud.
- 7 *Reconstructing the Cold War* est le fruit d'un effort de synthèse et de reconceptualisation qui ne manque pas d'impressionner. L'ouvrage est rédigé dans une langue limpide, sans jargon superflu. Il est particulièrement stimulant dans sa manière d'envisager la Guerre froide à travers le prisme identitaire. Le lecteur doit cependant se faire violence pour passer outre un certain nombre d'impasses et d'approximations. Mentionnons les

problèmes de citation des sources archivistiques (on ignore le plus souvent la nature du document mentionné et sa date) ; les carences bibliographiques (rien n'est dit sur la théorie du *self* développée par Jochen Hellbeck à partir d'une étude des journaux intimes datant des années 1930, mais dont les applications pour la période postérieure à 1945 sont nombreuses¹⁵) ; et surtout les simplifications : Stalin se voit gratifié d'un pouvoir absolu après 1945 et son rôle apparaît déterminant dans la constitution du discours dominant, à l'inverse de ses successeurs – comme si la personnalité de Hruščev n'était pas à l'origine des zigzags de la politique étrangère soviétique en 1958-1963. Hopf ne dit rien ou pas grand-chose de la fameuse « langue d'Ésope » (dire une chose et en penser une autre), des chemins tortueux de l'autocensure, des discours mobilisateurs du Komsomol à l'intention des jeunes. Ses conclusions sont parfois d'une banalité confondante (« Il y eut donc une révolution dans la politique étrangère soviétique après la mort de Stalin », p. 252) ou franchement surprenantes : les relations soviétiques avec les États-Unis seraient de prime abord influencées par les discours identitaires de grande puissance, dont on ne trouverait aucune trace à l'intérieur ! Ce constat étrange tend à affaiblir la portée du livre ou nécessite de faire abstraction de son titre, les relations américano-soviétiques étant jusqu'à preuve du contraire l'axe de la Guerre froide. Au final, l'ouvrage de Ted Hopf peut constituer une petite révolution pour les théoriciens des RI, mais pour les historiens, il sert surtout d'avertissement au fait que, s'il est erroné de voir la Guerre froide à l'origine de toutes les manifestations de la vie publique, il est aussi illusoire de prétendre raconter l'histoire de la Guerre froide sans tenir compte des fluctuations de l'identité nationale de la Russie dans son rapport à l'Occident, une thématique ancienne s'il en est¹⁶.

- 8 Dans son livre, Ted Hopf fait l'impasse sur l'économie, et plus précisément sur les relations commerciales Est-Ouest. Cette lacune fréquente chez les historiens de la Guerre froide, un représentant de la jeune génération, Oscar Sanchez-Sibony (né en 1977) se propose justement de la combler dans *Red Globalization*, ouvrage issu de sa thèse de doctorat et qui constitue un apport tout à fait essentiel à un domaine jusqu'ici très peu étudié¹⁷. Sanchez-Sibony cherche à montrer que l'autarcie du régime soviétique, professée souvent comme un axiome incontestable, propre au schéma totalitaire, et qui dérive en partie de la non-convertibilité du rouble, est largement une vue de l'esprit. En réalité, l'économie soviétique a connu une tentation protectionniste, suivie d'une période de globalisation, en quasi-synchronie avec les économies occidentales. Ainsi, pendant toute la période de l'après-guerre, l'URSS aurait été en réalité plus sensible aux bouleversements de l'économie mondiale que les États-Unis, le Brésil, l'Inde, et même, à la fin des années 1970, que le Japon.
- 9 L'ouvrage de Sanchez-Sibony suit un plan chronologique. Dans un premier temps, l'auteur replace la NEP et les premiers plans quinquennaux dans un contexte économique global, en présentant le système économique stalinien comme une construction pensée pour résister à l'impact de la Grande Dépression et à l'abandon de l'étalon-or. Après la guerre, soutient l'auteur, les pratiques financières et commerciales de l'URSS n'étaient pas marquées par l'esprit de confrontation, mais au contraire par la recherche de l'accommodement, de la coopération et de la convergence : le système de Bretton Woods poussait les Soviétiques à accumuler des dollars et à participer aux échanges internationaux. Cela se traduisait par une croissance du commerce extérieur sans précédent dans les années 1950, sous l'égide d'Anastas Mikoïan, en particulier grâce au secteur des hydrocarbures. La création de l'IMEMO, Institut de l'économie mondiale et des relations internationales en 1956, fut un marqueur d'étape tout à fait

significatif. La décolonisation offrit à l'URSS de nombreuses opportunités pour aller au-delà du « cercle premier » de partenaires est-européens. Après l'Indonésie, des relations commerciales privilégiées furent établies avec de nombreux pays, et notamment l'Inde, mais dans ce domaine, soutient Sanchez-Sibony, il faut se garder de présenter l'adoption du modèle économique soviétique (notamment au travers de la planification) par ces pays comme la preuve d'un succès de l'URSS sur la scène internationale : les pays du tiers-monde poursuivaient leurs propres intérêts, se jouant souvent de la rivalité entre les superpuissances. De ce point de vue, la Guerre froide fut une période de stabilité sans précédent pour le régime soviétique – un des principaux bénéficiaires du nouvel ordre américain. L'Union soviétique en tant que grand rival économique, voire un acteur étranger au système de l'économie-monde, n'existait donc que dans l'imaginaire des Occidentaux. Les obstacles à son développement commercial n'étaient pas extérieurs, mais intérieurs, l'URSS était dans l'incapacité à se donner les moyens d'assurer son expansion.

- 10 Outre sa volonté louable d'introduire de la complexité dans la narration traditionnelle de la Guerre froide, l'ouvrage d'Oscar Sanchez-Sibony apparaît particulièrement intéressant dans le contexte actuel : on peut notamment se demander dans quelle mesure ses conclusions sur « l'illusion de la puissance soviétique » s'appliquent à la Russie de Putin, parfois présentée comme un pays économiquement sûr et capable de survivre en autarcie. Il est d'autant plus regrettable que l'auteur se laisse parfois aller à un antiaméricanisme mal venu dans un ouvrage à prétention scientifique (par exemple, l'auteur parle des « immenses réserves d'ignorance, de racisme et de cynisme » du Département d'État américain, p. 4). Un autre travers est que, dans sa volonté de redonner à l'économie et au commerce international une place dans la narration de la Guerre froide, l'ouvrage finit par substituer au « déterminisme idéologique » un autre déterminisme, économique celui-ci, qui n'est pas sans rappeler l'infrastructure marxiste. Ainsi, quand l'auteur souscrit à l'affirmation du célèbre économiste Karl Polanyi (*La Grande Transformation*, 1944) : « Le socialisme dans un seul pays fut le résultat de l'incapacité de l'économie de marché à créer un lien entre les pays » (p. 26). D'autre part, présenter les conclusions sur les échanges étudiés comme applicables à l'ensemble de la sphère commerciale peut être contesté : quand l'auteur conclut que dans le domaine des relations économiques, l'idéologie et la politique ne jouaient qu'un rôle limité, il convient de rappeler qu'il n'en allait pas ainsi pour le commerce des films, où le poids de l'idéologie était immense, même si, naturellement la part de ces exportations-là ne pesait pas lourd face aux flux des hydrocarbures¹⁸. Le paradoxe de ce livre, un peu comme chez Ted Hopf, est qu'il comporte dans son titre la mention de « Guerre froide soviétique », tout en cherchant à démontrer que le commerce Est-Ouest ne devait justement rien à celle-ci. À mon sens, c'est la conséquence d'un problème de définition : la Guerre froide doit être définie, dès le départ, à la fois comme une période historique et un état des relations Est-Ouest, qui lui-même est ambivalent, puisque caractérisé à la fois par l'affrontement et la coopération. Si l'on pousse cette logique jusqu'au bout, la notion même de « Guerre froide soviétique » peut elle-même être critiquée, son unicité apparaissant relative une fois replacée dans une perspective d'histoire transnationale et comparée, comme le montre bien Margaret Peacock.
- 11 En effet, dans son ouvrage sur les représentations de la jeunesse en URSS et aux États-Unis, tiré de sa thèse, Margaret Peacock (1975 -), *assistant professor* à l'université de l'Alabama, élargit considérablement les limites de l'étude de la Guerre froide en y intégrant la dimension d'histoire comparée. La monographie est le fruit d'un travail de

longue haleine, généreusement financé par d'innombrables *grants* qui lui ont permis de se rendre dans pas moins de quatorze centres d'archives, russes et américains. L'histoire comparée, et encore plus croisée de la Guerre froide, n'en est actuellement qu'à ses balbutiements. Tenter l'aventure seule est d'autant plus méritant. Il faut être capable d'absorber une double bibliographie, mais aussi de digérer deux fois plus de documentation de première main. Une seule personne s'y est jusqu'ici risquée, plutôt brillamment, Kate Brown, professeur à l'université du Maryland, dans un ouvrage consacré à deux villes, Richland (État de Washington) et Ozersk (appelée Çeliabinsk-66 puis Çeliabinsk-40 jusqu'en 1994, près du Kazakhstan), qui ont été les premières à produire du plutonium. Brown y défend notamment l'idée que les « villes fermées » (ZATO) soviétiques étaient en réalité inspirées par les villes atomiques américaines¹⁹. De son côté, Margaret Peacock part du constat que l'issue de l'affrontement idéologique Est-Ouest (qui était, rappelons-le, une quête pour les « cœurs et les esprits » qui passe par la diffusion d'un modèle « viable » chez soi et à l'étranger) était en grande partie liée, pour les décideurs américains et soviétiques, à l'avenir de la jeune génération. Dans les années 1940, les États s'efforcèrent de promouvoir – dans les discours officiels, les images et les textes – des images d'enfants patriotes ; vingt ans plus tard, celles-ci devaient laisser la place à un tableau beaucoup moins brillant. Peacock cherche à analyser cette mutation et soutient que les « propagandistes » américains et soviétiques à l'origine de ces représentations avaient plus de points communs entre eux qu'avec leurs « audiences » et invite à reconsidérer les lignes de partage de la Guerre froide telles que nous les concevions jusqu'ici. Plus largement, l'auteur voit dans l'image de l'enfant dans la Guerre froide « une carte permettant de comprendre comment la signification de ce conflit fut construite pour les deux sociétés » (p. 5), ou, pour le dire autrement, elle y voit un outil censé favoriser le consensus social qui s'émoussa de plus en plus au fil des ans.

- 12 L'ouvrage, thématique, est divisé en deux parties. Dans *La construction d'une image et d'un consensus*, Peacock évoque d'abord les origines anciennes et parallèles de l'idéalisation de l'enfant, ainsi que la place centrale de celui-ci dans l'identité nationale, en Russie comme aux États-Unis : l'enfant heureux était devenu un symbole fort dans l'imaginaire collectif bien avant la Guerre froide. Les années 1940 offrent un terrain d'exploration saisissant riche est parallélismes. Aux images d'enfants malheureux dans les pays capitalistes répondait la fameuse « doctrine Truman » d'aide à la Grèce et à la Turquie – point de départ traditionnel de l'histoire de la Guerre froide – qui reposait sur l'argument selon lequel 85 % des enfants grecs étaient tuberculeux. De même, par la suite, le plan Marshall et le pont aérien berlinois utilisèrent des images des enfants affamés pour présenter aux publics un symbole commode de la tyrannie communiste. Avec la « coexistence pacifique », les enfants (désormais de plus en plus des filles) sont utilisés pour personnifier les bienfaits de l'abondance. À côté de ces enfants modèles, continuent d'exister des antimodèles – l'enfant de l'Autre, à la fois victime d'un État tyrannique (en URSS) et moralement et économiquement en crise (aux États-Unis). L'ambivalence de l'image est visible en ce que ces mêmes enfants peuvent être admirés – l'américain pour son esprit d'initiative, le soviétique pour sa réussite scolaire. Les antimodèles existent aussi chez soi, ce sont des enfants malléables, victimes de la propagande de l'ennemi, qu'il s'agit de remettre dans le droit chemin. Dans la seconde partie, *La révision d'un idéal*, Peacock se focalise sur les nombreuses déviations de l'image idéalisée de l'enfant. Dans un premier temps, une étude de cas est consacrée à la représentation de l'enfance dans le cinéma soviétique du « dégel » (daté ici des

années 1956-1967), qui se sert de l'enfant comme moyen de critiquer certains travers, que l'auteur oppose aux représentations de l'enfant victime de la guerre nucléaire aux États-Unis. Le dernier chapitre du livre est consacré à l'impact de la guerre du Vietnam sur les images de l'enfant dans les deux pays : aux États-Unis, l'enfant vietnamien sert d'argument interventionniste, tandis qu'en URSS, ce même enfant vietnamien à la fois victime et un révolutionnaire actif qui n'a pas besoin de l'aide russe pour gagner la guerre.

- 13 La monographie de Margaret Peacock, qui appartient à la génération d'autres historiennes de l'enfance soviétique – Olga Kucherenko et Julie de Graffenried²⁰ –, forme une étude à bien des égards pertinente et problématisée de la jeunesse soviétique mise en perspective, qualités absentes des travaux de Catriona Kelly²¹, longtemps tenue comme l'inévitable référence en la matière. Son ouvrage se lit très bien et les parties apparaissent équilibrées : Peacock évite la plupart du temps l'écueil du plan « à tiroirs » de l'histoire comparée (sauf dans les chapitres 5 et 6, consacrés pour l'un à l'URSS et l'autre aux États-Unis). Certains parallèles, comme celui comparant les pionniers aux scouts, paraît mal agencé : dans le texte, le scoutisme vient après le Komsomol, alors que le premier a été créé en 1907 et le second en 1922. L'on se prend à regretter l'absence de certains exemples caractéristiques, notamment au cinéma : rien ou presque n'est dit des représentations filmiques de l'enfance sous Stalin, alors que les exemples sont assez nombreux. Mentionnons *Ils ont une Patrie* (*U nih est' Rodina*, réalisé en 1949, sorti en 1950), long métrage racontant le combat des Soviétiques pour rapatrier des orphelins russes « forcés » par les anciens alliés britanniques à rester en Allemagne de l'Ouest (sic) après la guerre. De même, il manque, pour la représentation de l'enfant soldat de la période stalinienne, l'analyse d'un film aussi marquant que *Le fils du régiment* (*Syn polka*, 1946). Puisque l'auteur s'aventure jusqu'en 1973 dans son dernier chapitre, il aurait été fort utile de comparer les deux versions cinématographiques du roman culte d'Arkadij Gajdar, *Timour et sa bande* (*Timur i ego komanda*, 1946 et 1977), un modèle d'imitation pour la jeunesse dont l'auteur ne souffle mot. De même, l'auteur aurait pu moins citer les « théoriciens incontournables » (pour les doctorants américains s'entend) que sont Pierre Bourdieu, Noam Chomsky, Michel Foucault et Roland Barthes, ou des « autorités » telles que Catriona Kelly, avec laquelle Peacock entretient manifestement un lien de vassalité, et exploiter des ouvrages traitant de l'amont, comme l'étude de l'enfant combattant dans la Grande Guerre patriotique d'Olga Kucherenko (citée dans la bibliographie, mais dont on ne trouve pratiquement pas de trace dans le texte) ou d'Anne Gorsuch sur la jeunesse délinquante. Plus étonnants encore, les « oublis » des ouvrages de Kristin Roth-Ey sur la Guerre froide culturelle et de Juliane Fürst sur la jeunesse soviétique de l'après-guerre²². Côté américain, on s'étonne de ne pas trouver l'ouvrage d'Alice George sur l'impact de la crise de Cuba sur la société américaine, dont le dernier chapitre porte sur la réaction des enfants²³. Pour une éventuelle réédition, on pourrait aussi suggérer, d'une part, l'effort de mobilisation des enfants soviétiques pendant la crise de Cuba²⁴ et, d'autre part, la récente synthèse de Marilyn Holt sur les enfants américains dans la Guerre froide²⁵.

- 14 Les remarques qui viennent d'être faites ne seraient finalement que des peccadilles s'il n'y avait plus grave. D'abord un problème de définition. Peacock affirme ne pas vouloir définir son objet d'étude – l'enfant –, prétextant des différences culturelles selon les sociétés. Au final, on a l'impression que par « enfant », l'auteur entend tout « jeune » de 5 à 25 ans, ce qui est un raccourci très gênant. En outre se pose aussi un problème de

périodisation. L'auteur étudie la guerre du Vietnam, et donc la période brejnévienne, mais passe entièrement sous silence l'effort orienté vers le consensus social pendant cette période, notamment au cinéma. En effet, la période brejnévienne voit les réalisateurs du postdégel continuer à utiliser le procédé « subversif » du « monde vu au travers du regard de l'enfant » (voir par exemple *100 jours après l'enfance* de Sergej Semënov sorti en 1975), mais elle voit aussi se développer le genre du film historique se déroulant avant et pendant la guerre, où les enfants patriotes (souvent malgré eux, comme les enfants des rues, les *bezprizorniki*) ont le beau rôle. Dès lors, parler d'une révision de l'image de l'enfant idéalisé comme définitive dans les années 1960, contribuant à l'effritement d'un consensus social est pour le moins prématuré. Il en va de même aux États-Unis : s'arrêter à l'effritement du consensus social comme conséquence du choc vietnamien pour en tirer des conclusions générales est tentant, mais erroné. Si l'on en juge par les films, dès la présidence Carter s'amorce un retour d'une représentation patriotique avec le manichéisme de *La Guerre des étoiles* ; sous Reagan, un film comme *L'Aube rouge* (1984), sur un groupe de jeunes résistant à l'invasion soviétique des États-Unis, n'est nullement une exception due à un quelconque réalisateur « réactionnaire », mais le reflet d'une époque. Un troisième écueil gênant est l'absence de toute mention de la réception des images, qui ne sont jamais uniquement imposées « d'en haut », mais toujours négociées, même en contexte soviétique. Cette négociation existe au niveau « vertical », mais aussi « horizontal », ainsi lorsque les propagandistes soviétiques se saisissent des études faites par les sociologues américaines sur la jeunesse soviétique pour tenter de trouver des solutions aux problèmes observés. Au final, nous sommes forcés de conclure que l'ouvrage de Margaret Peacock ne tient pas ses promesses. Mais sans doute, Rome n'a pas été construite en un jour, et en ce qui concerne l'histoire comparée les ambitions doivent toujours être revues à la baisse dès lors qu'il s'agit d'un travail solitaire.

- 15 La Guerre froide vue exclusivement sous l'angle de l'affrontement et de la rivalité entre un Ouest et un Est imaginaires constitue un carcan que l'ouvrage collectif dirigé par Patryk Babiracki et Kenyon Zimmer cherche aussi à briser. Cet ouvrage collectif, issu pour l'essentiel d'une journée d'étude qui s'est déroulée le 10 mars 2011 à l'université du Texas à Arlington comporte des contributions d'historiens américains et européens qui ont toutes pour thème la dimension transfrontalière de la Guerre froide. Il vient enrichir une bibliographie portant sur la question des frontières et de leur franchissement²⁶. Dans un article introductif basé uniquement sur des sources secondaires, Michael David-Fox critique la notion de « Rideau de fer », expression bien connue popularisée le 5 mars 1946 par Winston Churchill dans son « discours de Fulton ». En lieu et place de cette expression passée dans le langage courant, qui suggère l'idée d'une frontière infranchissable, créée par une nation barbare (le fer n'a pas la modernité de l'acier)²⁷, David-Fox propose celle de « membrane semi-perméable », définie comme une double valve contrôlant les échanges avec l'étranger proche (les pays communistes d'Europe de l'Est) et l'étranger lointain, l'Europe de l'Ouest et les États-Unis, regroupés au sein d'un « Occident » (*Zapad*) aux contours flous et souvent imaginaires. Pour Michael David-Fox, qui rejoint ici l'historien hongrois Györgi Péteri, qui parlait d'un « Rideau de fer en nylon »²⁸, les interactions transfrontalières ont un impact tout à fait essentiel sur les Soviétiques avant et surtout pendant la Guerre froide et permettent de comprendre comment a pu émerger et décliner le « sentiment de supériorité soviétique »²⁹. C'est en effet par suite des contacts avec l'étranger, depuis l'entre-deux-guerres, mais surtout avec la

libération / occupation de l'Europe orientale par l'Armée rouge que ce sentiment de supériorité, forgé dans les années 1930, commence à se lézarder. La raison principale en est non politique, mais économique. Pour Vladislav Zubok, auteur de la préface, le consumérisme qui se diffuse au sein de la société soviétique, y compris au sein de l'intelligentsia, engendre une frustration et un ressentiment incomparablement plus dangereux pour le régime que les œuvres d'un Solženitsyn. Au final, l'auteur rejoint l'idée exprimée plus tôt par Amir Weiner dans son étude de l'impact de la guerre à l'Est sur l'URSS après 1945 : la constitution d'un « empire » en Europe médiane constitue par ses flux – d'idées, de touristes et de technologies diverses – une véritable bombe à retardement pour l'URSS³⁰.

- 16 Les cinq contributions suivantes sont basées sur des recherches en archives et ont manifestement fait l'objet de longues périodes de « maturation » (par quoi il faut comprendre plusieurs réécritures), ce qui explique sans doute les trois années nécessaires à la publication. Elles explorent différents domaines où le Rideau de fer a effectivement fonctionné comme une membrane perméable et où des comparaisons ont surgi, tantôt positives, souhaitées par les autorités, tantôt négatives, en dépit de leurs efforts. Patryk Babiracki étudie les voyages des paysans polonais dans les fermes collectives soviétiques (surtout en Ukraine), organisés entre 1949 et 1952 dans le but de diffuser une image favorable de la collectivisation à une époque où celle-ci était envisagée en Pologne (l'idée fut définitivement abandonnée après 1956). Babiracki utilise la métaphore galvaudée des « villages Potemkin » pour dépeindre les fermes modèles que les Polonais purent « admirer » en URSS, ce qui ne les a pas empêchés de découvrir de nombreux ratés. Comme le rappelle justement Vladislav Zubok dans son introduction, le parallèle avec l'époque tsariste est trompeur, car on ne trouvait sous le tsarisme rien de comparable avec la *pokazuha* (poudre aux yeux) et la *tufta* (affabulation) soviétiques (les villages Potemkin sont une invention) et, de plus, certaines sources semblent indiquer que ces phénomènes trouvent leur origine au Goulag, où il s'agissait de tromper l'administration des camps – et non les visiteurs étrangers. Nick Rutter décrit le festival de la jeunesse et des étudiants de 1951, organisé à Berlin-Est³¹, et qui a été exceptionnel en ce qu'il inverse les rôles habituels de la Guerre froide : les autorités communistes permettent exceptionnellement aux jeunes occidentaux d'aller et venir en toute liberté sur leur territoire, tandis que les Américains font tout pour empêcher les étudiants de s'y rendre. Cette opération de *pokazuha* d'ampleur internationale, qui a été une réussite pour la RDA, s'explique principalement par le fait que le régime est-allemand cherche alors à acquérir plus de légitimité et que les sentiments pro-occidentaux ne sont pas aussi répandus au sein de la population qu'ils le seront à la fin de la décennie, ce qui fait que le régime craint moins de voir les foules se mêler. Le festival de Berlin-Est a certainement poussé Hruščev à organiser son propre festival à Moscou en 1957.
- 17 Elidor Méhilli évoque l'aide des « pays communistes frères » (dont l'URSS) à l'Albanie dans les années 1950, notamment par l'envoi de spécialistes qui ont résidé dans le pays. Il montre bien comment, par-delà l'image de la solidarité et d'harmonie véhiculée par la propagande, de nombreux conflits et ressentiments ont pu émerger, sur la base d'inégalités des salaires et de conditions de vie. Ces rencontres ont donné lieu à un paradoxe : les mêmes facteurs qui ont contribué à la coopération au sein du « bloc » communiste semblent avoir en même temps limité le processus d'intégration en son sein. Constantin Katsakioris revisite quant à lui les années où les représentants des nations africaines décolonisées, mais aussi d'Amérique latine, découvraient l'Union

soviétique. En effet, le nombre d'étudiants venus du tiers-monde est multiplié par dix entre les années 1960 et 1980, passant de 8 000 à 80 000 personnes. Rien d'étonnant à ce que les étudiants des « pays frères » se retrouvent plus frustrés qu'on a pu le penser jusqu'ici, nourrissant de nombreux ressentiments face aux manifestations d'incompréhension et de xénophobie chez les Russes, qui voyaient souvent en eux, par un curieux renversement, des privilégiés – ce qui renvoie à la centralité des pulsions consuméristes vues plus haut. La source encore mal exploitée que sont les Mémoires / récits de voyages des principaux intéressés, qui ne mâchaient souvent pas leurs mots quand ils évoquaient leur souvenirs d'URSS³², aurait pu rééquilibrer la présentation des rapports officiels.

- 18 Enfin, Marsha Siefert, la doyenne des participants à cet ouvrage, spécialiste de l'histoire de la communication et professeur de la Central European University de Budapest, qui travaille depuis plusieurs années sur les transferts culturels Est-Ouest dans le domaine du cinéma³³, explore un épisode inédit de la collaboration soviéto-américaine dans le domaine des films, le projet inabouti de coproduction de *Rencontre sur un méridien lointain*. Le film devait raconter l'histoire d'une amitié entre deux scientifiques, un Américain et un Soviétique, adaptée d'un ouvrage d'un auteur populaire en URSS, Mitchell Wilson, publié en 1961. Marsha Siefert raconte brillamment comment un petit producteur américain, Lester Cowan, a tenté de mettre en place le projet de coproduction à partir de 1962 avec l'institution soviétique chapeautant l'industrie des films, Goskino. Pour Cowan, l'enjeu était de taille : les coproductions faisaient partie de l'accord américano-soviétique sur les échanges culturels et scientifiques signé le 27 janvier 1958, mais jusque-là, aucun n'avait vu le jour. En dépit d'efforts des deux côtés et de beaucoup d'argent investi pour rien, les Soviétiques finissent par rompre le contrat qui les lie en 1965, accusant Cowan d'être responsable de l'échec. Marsha Siefert n'apporte pas vraiment de réponse à la question de la responsabilité, mais l'on peut dire que l'obstacle principal sur la route du film – plus que le contexte défavorable (la crise de Cuba, puis le conflit au Vietnam) ou les défauts personnels de Cowan, ou encore la bureaucratie soviétique –, fut le scénario, autrement dit l'échec à négocier une trame narrative qui satisfasse à la fois les censeurs soviétiques et les producteurs / distributeurs américains. Comme je le montre dans ma propre exploration de cet épisode³⁴, cet obstacle n'était en rien exceptionnel, et on le retrouve, peu ou prou, dans tous les projets de coproduction soviétiques, que ce soit avec les Français ou les Italiens. Ces projets-là ne voyaient le jour que parce que l'une des parties consentait des concessions (ce qu'elle pouvait regretter par la suite, comme avec l'affaire d'un film italo-soviétique évoquant les prisonniers de guerre italiens en URSS, *Marcher ou mourir*). Face aux Américains, il ne pouvait être question de compromissions : la Guerre froide était bel et bien une réalité et le facteur idéologique jouait un rôle de tout premier plan.
- 19 Marsha Siefert travaille sur un domaine historiographique qui a le vent en poupe : le cinéma de Guerre froide. Celui-ci est au centre de deux ouvrages parus en 2014, l'un américain et l'autre français. L'ouvrage américain est une étude de *Guerre et paix*, adaptation par le réalisateur soviétique Sergej Bondarčuk (1920-1994) du classique de Tolstoï, par l'historienne américaine Denise Youngblood (1952 -). *Guerre et paix* cumule les records : sans doute le film le plus cher produit (près de 700 millions de dollars actuels), il est aussi l'un des plus longs (sept heures), celui dont la production s'est le plus étendue dans le temps – de 1961 à 1967, à cheval entre les périodes khrouchtchévienne et brejnévienne – et qui a employé le plus grand nombre de figurants (120 000, notamment pour le tour de force que constitue la reconstitution de

la bataille de Borodino); enfin, il se trouve aussi être le premier long-métrage soviétique récompensé par l'Oscar du meilleur film étranger, en 1969. La motivation première du réalisateur et des décideurs politiques et culturels soviétiques a été de « donner une leçon aux Américains », coupables en 1956 d'avoir « trahi l'esprit de Tolstoï » en co-adaptant avec les Italiens le roman-fleuve sur la conquête napoléonienne de la Russie. S'appuyant sur les archives du RGALI (Archives d'État pour la littérature et les arts, Moscou), Denise Youngblood étudie le film non seulement comme un artefact de la Guerre froide culturelle entre l'URSS et les États-Unis, mais aussi comme une illustration de la manière dont le patriotisme soviétique fut construit à l'époque de Brežnev, en même temps qu'il fut conçu comme un emblème d'un nationalisme russe destiné à unifier les différentes nationalités sous le même parapluie.

- 20 L'ouvrage de Denise Youngblood est construit selon un plan thématique : après une présentation du contexte politique et filmique général, elle étudie les différents aspects du film en six parties. Dans un premier chapitre, elle étudie le *making of* du film et sa réception. Le facteur « Guerre froide culturelle » est central dans la genèse de l'œuvre : la version de King Vidor sort en URSS en 1958, l'année même où est signé l'accord sur les échanges culturels et scientifiques (dont le cinéma) entre l'URSS et les États-Unis, connu sous le nom d'« accord Lacy-Zaroubine ». En 1961, alors que les célébrations des 150 ans de l'invasion napoléonienne approchent, le Comité central reçoit de nombreux « signaux de la base » appelant à riposter et transmet le dossier à Ekaterina Furceva, alors ministre de la Culture. L'objectif est clair : démontrer la supériorité du cinéma soviétique sur Hollywood. En mai 1961, Furceva donne le feu vert à Bondarčuk, un acteur dont la carrière décolle sous Stalin (il interprète Pierre dans le film). Mais à l'époque, le favori du régime ne reçoit que le cinquième de la somme demandée. Progressivement, le budget augmentant, la production s'alourdit. En 1965, alors que le film n'est toujours pas achevé, les deux premières parties sont envoyées au Festival international du film de Moscou, une arène de la Guerre froide culturelle s'il en fut. Au final, la superproduction soviétique rencontre un accueil mitigé, en URSS même comme à l'étranger. Les scènes de batailles suscitent les louanges, les dialogues figés, les regrets. Le chapitre 2 envisage le film sous l'angle du style. L'une des questions centrales est ici de savoir s'il est possible de parler, avec *Guerre et paix*, d'« hollywoodisation » du cinéma soviétique. L'œuvre de Bondarčuk est un « film épique » (*epic film*), du point de vue de la narration comme des plans ; au final, conclut l'historienne, la dimension *soap opera*, ainsi que les plans caractéristiques d'Hollywood (gros plan et le champ-contrechamp), sont bel et bien présents, quand bien même relativement limités par le message patriotique – « grand-russe » – du film. L'inscription du film dans un courant filmique mondial privilégiant le monumental, remontant aux superproductions « bibliques » américaines des années 1950 est également patente.
- 21 Le chapitre 3 étudie le film en tant qu'adaptation littéraire. *Guerre et paix* a la réputation d'être très fidèle, une simple « citation » du roman de Tolstoï ; en réalité, comme le montre Youngblood, les coupures opérées par le réalisateur et son co-scénariste Vladimir Solovëv – inévitables eu égard à la dimension hors-norme d'une saga historique qui est aussi un roman à thèse sur l'Histoire et la nature humaine en général – trahissent une interprétation personnelle des adaptateurs : la dimension *transformative* de l'adaptation est au moins aussi importante que la dimension *adaptive*. Le chapitre 4 analyse *Guerre et paix* en tant qu'œuvre historique : ici aussi, la « grande politique » influença les conceptions de « respect » du réalisateur, comme

pour l'abandon pur et simple de la mention de la franc-maçonnerie pour les Décembristes, considérée par les Soviétiques comme une force sociale négative et peu influente. Le chapitre 5 compare le film avec son ennemi de Guerre froide – le *Guerre et paix* de King Vidor. Vidor tourna le film en Italie avec un budget incomparablement plus limité, mais réussit à créer des scènes de bataille aussi réalistes que simples à comprendre pour le spectateur, bien plus que l'impression de « chaos » dégagée de l'œuvre de Bondarčuk. Là réside en même temps sa faiblesse : le roman de Tolstoï est tout sauf clair et simple. Le film soviétique, non exempt de défauts, est en définitive meilleur que l'américain, conclut Youngblood. Il est jugé si bon par le coproducteur italien de l'adaptation de Vidor, Dino de Laurentiis, que Bondarčuk se voit proposer de tourner *Waterloo* (1970, chapitre 6). Mais ce long-métrage se révèle un flop critique et commercial ; l'un des problèmes qui se pose avec acuité au réalisateur est celui de la direction des principaux acteurs, notamment Rod Steiger (Napoléon). Le film devient en définitive le « Waterloo » de Bondarčuk lui-même : sa carrière internationale est stoppée net.

22 Le travail minutieux et l'ambition d'analyse « totale » de Denise Youngblood forcent le respect ; l'ouvrage doit désormais être considéré comme une référence indispensable, non seulement sur l'adaptation de Bondarčuk, mais aussi le cinéma brejnévien en général. La clarté de l'exposé doit être également saluée, quand on connaît la propension à jargonner de certains spécialistes américains de l'histoire russe et soviétique, sans parler de ceux des *film studies*, connus pour leur opacité. Naturellement, il est possible d'émettre plusieurs bémols. Ainsi, on peut regretter que l'historienne n'ait pas étudié la place du roman de Tolstoï dans la psyché russe, son statut de « classique littéraire » dont il est justement fait mention dans le titre du livre. Dans la même veine, l'on aurait pu, dans les origines du film, mentionner les trois adaptations filmiques russes prérévolutionnaires (une sortie en 1913 et deux en 1915), ainsi que l'opéra de Prokofiev (1943). Il est également dommage que l'historienne ait fait l'impasse sur les archives américaines, bien plus accessibles à un chercheur américain qu'à un français ; l'on aurait pu, en croisant les sources, aborder l'étude du film sous l'angle des stratégies soviétiques de distribution aux États-Unis, mais aussi dans le monde. L'épisode du couronnement par l'Oscar du meilleur film étranger en 1969 (qui donna lieu à une visite de Disneyland par la principale protagoniste, Liudmila Saveleva, une « revanche » après le refus opposé à Hruščev qui souhaitait visiter le parc en 1959), est à lui seul un moment charnière dans l'histoire de la politique internationale du film soviétique³⁵. Enfin, il aurait été intéressant de voir l'impact du genre de l'*epic film*, dont *Guerre et paix* était l'incarnation la plus manifeste, sur le cinéma soviétique en général : l'adaptation de Bondarčuk est-elle à l'origine des *blockbusters* russes d'aujourd'hui ou au contraire, a-t-elle été la *Cléopâtre* de l'industrie du film russe (*Cléopâtre* ayant été le film qui a mis la Fox au bord de la faillite) ? Mais encore une fois, ce ne sont là que des remarques secondaires qui n'enlèvent rien au caractère novateur du livre de Denise Youngblood.

23 Le cinéma de Guerre froide est également à l'honneur dans l'ouvrage collectif dirigé par Lori Maguire et Cyril Buffet, issu d'un colloque qui s'est tenu à l'université Paris VIII les 27-28 janvier 2012. Il convient tout d'abord de saluer le travail des organisateurs de cette manifestation qui a contribué à populariser l'étude d'une thématique encore connue et mal aimée (des éditeurs surtout) en France. Si l'objet d'étude choisi, le cinéma dans la Guerre froide, n'a en soi rien d'original³⁶, le champ d'investigation est en revanche très vaste, englobant les États-Unis et l'URSS, mais aussi l'Europe de l'Est,

l'Amérique latine et même l'Asie du Sud-Est. Ainsi, l'article de Jun Hui-Jin sur le cinéma de Guerre froide en Corée du Sud apparaît particulièrement intéressant, en ce qu'il montre comment la représentation de la résistance à l'envahisseur japonais a pu servir de métaphore au combat anticomuniste³⁷. Cela étant dit, à la différence de l'ouvrage précédent, qui a privilégié si l'on peut dire la qualité sur la quantité, ici, le contenu demeure très (trop) insatisfaisant. Comment d'ailleurs pouvait-il en être autrement, avec vingt contributions, d'une longueur moyenne de 3-4 pages, accompagnées d'un très faible nombre de notes de bas de page. Ces articles sont, il est vrai, souvent consacrés à des « microsujets » comme *Les Américains en Amérique*, un film communiste de 12 minutes (!) étudié par Pauline Gallinari qui avoue par ailleurs tout ignorer des modalités de sa diffusion³⁸. Il n'est pas surprenant que les articles les moins ambitieux, très descriptifs, soient le plus souvent ceux de doctorants ou de jeunes docteurs (Jun Hui-Jin mentionnée plus haut étant l'exception). Leurs études manquent singulièrement de recul et de contextualisation, et l'on est surpris par l'absence de citations d'une revue phare, *Historical journal of film, radio and television*. L'un des cas les plus flagrants est celui des « films nucléaires » étudiés par David Tuaillon, sujet sur lequel la bibliographie est vaste, mais que l'auteur semble étrangement ignorer dans ses notes³⁹. À l'inverse, les textes les plus réussis sont ceux de chercheurs confirmés, comme Lori Maguire, Beatrice Heuser ou Cécile Vaissié, mais ce n'est pas une règle absolue : la contribution de Jean-Jacques Kourliandsky, chercheur à l'IRIS, sur les cinémas d'Amérique latine, présente plusieurs défauts, dont celui de mettre sur le même plan des films très différents, *L'Étau* et *Invasion USA*⁴⁰. Une meilleure sélection des textes en amont en vue de la publication et surtout, un travail éditorial plus exigeant auraient certainement permis d'éviter des doublons peu justifiés et d'élever quelque peu le niveau du débat⁴¹. Et je ne parle pas ici de défauts techniques de l'ouvrage tels que la présence de captures d'écrans fortement pixellisées qui auraient pu être aisément corrigées, les films en question ayant fait l'objet d'édition au format DVD (voir p. 32, 98 et 121).

- 24 L'effort de conceptualisation est autrement plus important dans le dernier ouvrage recensé dans cet essai, *La Guerre froide vue d'en bas*, dirigé par une équipe d'historiens de l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP), Philippe Buton, Olivier Büttner et Michel Hastings. Ce livre est le fruit d'un travail de longue haleine, qui a débuté en 2008 avec la mobilisation du réseau de correspondants de l'IHTP constitué d'enseignants d'histoire du secondaire, dont l'objectif était de débusquer des « traces de la conflictualité géopolitique Est-Ouest dans le cadre des territoires infranationaux » (p. 7), ou, pour détourner le fameux titre de Maurice Agulhon, de trouver « la Guerre froide au village ». Dans une première partie consacrée au « maintien de l'ordre », ce sont cependant les archives centrales (notamment des RG), et non locales, qui ont été exploitées, pour cerner la manière dont les autorités françaises se représentèrent la menace communiste. S'il y eut effectivement diabolisation de l'adversaire et crainte réelle de l'infiltration par une « cinquième colonne », il ne peut être question, à aucun moment, de « maccarthysme à la française », conclut l'un des auteurs⁴². Les archives locales (bulletins paroissiaux, rapports des conseils municipaux, etc.) sont en revanche à l'honneur dans la deuxième partie, que ce soit dans l'étude de la toponymie, des jumelages, des bases américaines de l'OTAN – autant de « marqueurs géographiques » de la Guerre froide sur le territoire français. Plusieurs études de cas – de villes comme Orléans et de départements comme la Mayenne – tendent cependant à montrer que l'impact de la Guerre froide « au ras du sol », par-delà la question du communisme, fut

« bridé ». Ce constat d'un silence majoritaire se retrouve dans la troisième partie du livre, « Représentations, émotions et mémoire ». Ainsi, pour Philippe Buton, qui étudie la mémoire de la Guerre froide, ce conflit « n'a jamais réussi à imposer sa propre grille symbolique » à celle des deux guerres mondiales, et l'ennemi soviétique ne s'est pas substitué à l'ennemi allemand⁴³. On tient ici l'une des clés qui permettent de comprendre que « l'absence de la Guerre froide dans les villages » ne fut pas uniquement imposée d'en haut, par une politique gaulliste se voulant « à l'écart des blocs », mais qu'elle fut aussi la résultante d'une « saturation » de la mémoire des gens « d'en bas » par le souvenir des guerres « réelles ».

- 25 Comme pour l'ouvrage de Lori Maguire, il est inévitable que les contributions pour un projet scientifique d'une telle envergure soient d'un niveau inégal. L'article de Michel Hastings sur les émotions est sans doute le plus stimulant du livre, même si l'auteur, enseignant à Sciences Po Lille, se laisse parfois aller à des formulations difficiles à saisir pour le profane. Ainsi : « Les répertoires émotionnels participent de la production des biens de signification » (p. 288)⁴⁴. À l'inverse, plusieurs textes manquent singulièrement de souffle, par exemple celui étudiant l'impact de la crise des missiles de Cuba en octobre 1962 sur *Paris-Match*⁴⁵. Il aurait sans doute été plus intéressant d'élargir le champ chronologique en étudiant les « présences » de la Guerre froide dans les pages du magazine non seulement pendant une, mais au cours des principales crises et, pourquoi pas, inclure dans l'analyse les événements positifs qu'ont été les sommets Est-Ouest (1955, 1961, 1972-1975, 1985-1989)⁴⁶. Globalement, les limites chronologiques de l'ouvrage, qui s'arrête aux années 1960, me paraissent assez gênantes dans la mesure où elles tendent à conforter l'idée d'une Guerre froide qui se serait arrêtée à la crise de Cuba, encore répandue chez bon nombre d'historiens. L'absence de travaux portant sur l'impact de la crise des euromissiles (1979-1983), sur la guerre d'Afghanistan (1979-1989), les écrits des dissidents (l'histoire de la réception de *L'Archipel du Goulag* en France en 1974 attend son historien) ou la perestroïka (y a-t-il eu un écho de la *gorbymania* allemande en France ?) rend quelque peu prématurées les conclusions – plutôt pessimistes – de l'ouvrage sur l'influence de la Guerre froide dans les villages. De même, on regrettera l'absence d'approches par le prisme du cinéma (par exemple, la fréquentation des salles de films soviétiques en province) ou par celui de l'école (*quid* de la part de la Russie et des relations Est-Ouest dans les manuels scolaires ?). Ces critiques n'enlèvent rien aux mérites d'un travail collectif sans précédent qui a déjà marqué l'historiographie de la Guerre froide.
- 26 Le dernier ouvrage de notre sélection, *En finir avec la guerre froide*, est signé de Nicolas Badalassi, maître de conférences à l'université de Bretagne-Sud, une adaptation de sa thèse de doctorat soutenue en 2011. Parce qu'il est un travail qui assume pleinement son appartenance au champ de l'histoire diplomatique, et plus précisément de la diplomatie française, on pourrait penser qu'il est un reliquat d'une historiographie passée de mode, comme en témoignerait d'ailleurs la graphie traditionnelle dans le titre (« guerre froide » et non « Guerre froide »). L'ouvrage mérite néanmoins de s'inscrire dans le cadre de ce que nous avons appelé « la nouvelle histoire de la Guerre froide ». Nicolas Badalassi redonne à la France toute sa place dans l'histoire de la Guerre froide, loin de se cantonner à une position de spectatrice de l'antagonisme soviéto-américain, mais actrice de tout premier plan du processus de détente. Ce faisant, il met à mal l'historiographie américaine de la Guerre froide en Europe, toujours perçue au travers du prisme soviéto-américain. Certes, l'idée du rôle moteur de la France dans la détente européenne n'est pas forcément neuve, comme le prouvent

les ouvrages de Marie-Pierre Rey et de Thomas Gomart⁴⁷. Mais dans ces livres, le rôle de la France dans le processus de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe (CSCE), qui débute en juillet 1973 et se clôt le 1^{er} août 1975 avec la signature de l'Acte d'Helsinki, n'avait pas été étudié en tant que tel. L'auteur mobilise un corpus important de sources, non seulement françaises, mais aussi tchèques (les archives de la CSCE) et américaines (administration Ford). Il a également conduit plusieurs entretiens. Son ouvrage s'inscrit dès lors dans la nouvelle historiographie des relations internationales, celle de la diplomatie multilatérale. Le choix de la multilatéralité serait par essence gaulliste à en croire l'auteur. Dans ce domaine, il est vrai, rien n'était joué au départ : en 1958, et surtout en 1965, quand de Gaulle assigne à la politique française la mission de transcender la guerre froide, de sortir de la « logique de Yalta » (elle-même fondée, comme on le sait, sur le mythe tenace du « partage de l'Europe ») pour créer une Europe « de l'Atlantique à l'Oural » selon l'expression consacrée, sa stratégie est d'abord bilatérale. La France doit servir de « pont » entre l'URSS et l'Occident. Mais rapidement, sous les présidences Pompidou et surtout Giscard d'Estaing, la logique multilatérale prévaut, ce qui équivaut à une petite révolution.

- 27 L'un des grands mérites de l'ouvrage, selon nous, est d'intégrer la dimension culturelle par le biais de la discussion sur la fameuse « troisième corbeille », que l'on évoque le plus souvent sur l'angle des droits de l'homme, oubliant la dimension d'échanges culturels⁴⁸. Or Nicolas Badalassi écrit fort justement qu'« on ne peut pas comprendre la fin de la guerre froide sans tenir compte du facteur culturel » (p. 326). À cet égard, la France joue un rôle de tout premier plan, contribuant à l'élaboration d'un programme d'échanges culturels certainement propice à la diffusion du « virus de la liberté » en URSS même, selon l'expression du président Pompidou. L'on pourrait ajouter, à la lumière de nos propres recherches, que les Soviétiques se sont montrés d'autant plus enclins à accepter la proposition d'une troisième corbeille qu'ils y voyaient aussi un moyen de contrer la domination culturelle, et notamment cinématographique, des États-Unis en Europe.
- 28 De fait, il aurait été intéressant d'avoir le point de vue soviétique sur la politique française. Pour le point de vue russe, l'auteur utilise essentiellement les Mémoires de diplomates, les plus connus étant ceux de Dobrynin. À ceux-ci on pourrait ajouter, les Mémoires de Jurij Derjabin, ancien ambassadeur à Helsinki. Derjabin ajoute notamment un détail intéressant, que le fameux « appel de Budapest » qui appelle en mars 1969 à la tenue d'une conférence est doublé, en mai de la même année, par « l'appel d'Helsinki » ; cette initiative avait été, comme pour Budapest, suscitée par Moscou, ce que l'on sait depuis la publication, dans les années 1990, des discussions entre Brežnev et le président finlandais Kekkonen⁴⁹. À ces critiques on pourrait ajouter celle de ne pas avoir fait figurer de chronologie indicative, permettant de mesurer les progrès accomplis, mais aussi toutes les difficultés du processus de détente des années 1965-1975.
- 29 Le panorama de la « nouvelle histoire de la Guerre froide » qui vient d'être esquissé à partir de huit ouvrages récents, anglo-saxons et français, donne à voir la richesse de la palette d'un champ historique, en bonne partie émancipé de la tutelle de l'histoire diplomatique et militaire (et pour l'ouvrage de Nicolas Badalassi, du « carcan » de la diplomatie bilatérale), de ce que l'on serait tenté d'appeler « l'histoire de la Guerre froide de nos grands-parents » et d'un triomphalisme désormais plus de saison. Voilà les nouveaux historiens partis à la découverte des dimensions culturelle, économique et

sociale d'un conflit incertain, aux limites fluctuantes, un conflit à la particularité d'être au moins aussi imaginé que vécu, et pour cause – il n'a jamais vraiment eu lieu n'ayant jamais été déclaré au sens propre du terme. Certains chercheurs n'hésitent désormais plus à se frotter aux questions transnationales, voire comparatiste (attention cependant à la tendance à « niveler » idéologiquement, à mettre sur le même plan la démocratie et le totalitarisme : les différences seront toujours plus importantes que les points communs). Ceci est d'autant plus louable que pendant des années, les « soviétologues » et « kremlinologues » américains jouaient aux Cassandra sans connaître pratiquement un seul mot de la langue de Tolstoï. Avec l'élargissement des frontières du champ historiographique, la Guerre froide a définitivement cessé d'être l'apanage de l'histoire américaine ; Nicolas Badalassi montre brillamment comment la France a joué un rôle déterminant dans le processus de la CSCE et par là, a contribué à saper les bases de la domination soviétique en Europe. Cette nouvelle histoire de la Guerre froide a aussi permis de désinvestir progressivement l'étude de la période stalinienne et de ses drames de l'entre-deux-guerres, donnant du stalinisme une image plus complète, moins déséquilibrée. Il reste à espérer que les éditeurs « grand public » se montrent réceptifs à ces changements de regard et qu'ils prennent le risque, en France, d'orienter les goûts du public vers de nouveaux horizons.

NOTES

1. Artemy Kalinovsky, Craig Daigle, eds., *The Routledge Handbook of the Cold War*, Routledge, 2014. Cet ouvrage va plus loin que la *Cambridge History of the Cold War* (Melvyn Leffler, Odd Arne Westad, eds., 2010, trois volumes) qui s'était déjà efforcée de présenter un panorama très complet des différents aspects du conflit. On ne saurait trop recommander sa lecture aux jeunes chercheurs.
2. Rappelons qu'elle a été popularisée par Walter Lippmann en 1947 dans son ouvrage éponyme. L'un des plus ardents défenseurs de la majuscule est l'historien Claude Quétel, sans lequel elle n'aurait pas figuré dans le *Dictionnaire de la Guerre froide* (Larousse, 2008).
3. Voir par exemple l'ouvrage de Vladimir Pečatnov, *Ot Sojuza k holodnoj vojne : Sovetsko-amerikanskije otnošenija v 1945-1947 gg.* [De l'Union à la guerre froide : les relations soviéto-américaines, 1945-1947], M. : MGIMO, 2006.
4. Edward Lucas, *The New Cold War : Putin's Russia and the Threat to the West*, 2e éd., Palgrave, 2009.
5. Vojtech Mastny, *The Cold War and Soviet Insecurity : The Stalin Years*, Oxford University Press, 1996 ; John L. Gaddis, *Strategies of Containment : A Critical Appraisal of American National Security Policy During the Cold War*, 2e éd., Oxford University Press, 2005 (1re éd., 1982) ; Idem, George F. Kennan : *An American Life*, Penguin books, 2011.
6. <http://www.wilsoncenter.org/program/cold-war-international-history-project>
7. Pierre Grosser, *Les temps de la guerre froide*, Complexe, 1995 ; Georges-Henri Soutou, *La Guerre froide, 1943-1990*, Fayard, 2011 (1re éd., 2001, l'ouvrage s'intitulait alors *La guerre de Cinquante ans*).
8. Voir leurs ouvrages les plus marquants : Melvyn P. Leffler, *For the Soul of Mankind : The United States, the Soviet Union, and the Cold War*, Hill and Wang, 2007 ; Vladislav Zubok, *A Failed Empire : the Soviet Union in the Cold War from Stalin to Gorbachev*, University of North Carolina Press, 2007 ; Odd

Arne Westad, *La guerre froide globale : le Tiers-Monde, les États-Unis et l'URSS (1945-1991)*, Payot, 2007 (publié en anglais deux ans plus tôt).

9. Son ouvrage le plus connu est *Movies for the Masses : Popular Cinema and Soviet Society in the 1920s*, Cambridge University Press, 1993. Sur la Grande Guerre patriotique : *Russian War Films. On the Cinema Front, 1914-2005*, University Press of Kansas, 2007 ; sur la Guerre froide, avec Tony Shaw, spécialiste britannique du cinéma de Guerre froide anglais et américain : *Cinematic Cold War. The American and Soviet Struggle for Hearts and Minds*, University Press of Kansas, 2010.

10. Un exemple fameux est la publication en 2009, à quelques mois d'intervalle, de deux ouvrages traitant du même sujet – la police sous Stalin : Paul Hagenloch, *Stalin's Police : Public Order and Mass Repression in the USSR, 1926-1941* (Johns Hopkins University Press) et David R. Shearer, *Policing Stalin's Socialism : Repression and Social Order in the Soviet Union, 1924-1953* (Yale University Press).

11. Son ouvrage le plus récent est *Showcasing the Great Experiment : Cultural Diplomacy and Western Visitors to the Soviet Union, 1921-1941*, Oxford University Press, 2012.

12. Sergei Zhuk, *Russia Lost Reformation : Peasants, Millennialism and Radical Sects in Southern Russia and Ukraine, 1830-1917*, Woodrow Wilson Center Press, 2004 ; *Rock and Roll in the Rocket City : The West, identity, and Ideology in Soviet Dnepropetrovsk, 1960-1985*, Woodrow Wilson Center Press / The Johns Hopkins University Press, 2010.

13. L'ouvrage est censé être le premier d'une trilogie, qui embrassera toute la période de la Guerre froide.

14. Alexei Yurchak, *Everything was Forever Until It Was No More : The Last Soviet Generation*, Princeton University Press, 2006.

15. Jochen Hellbeck, *Revolution on My Mind. Writing a Diary Under Stalin*, Harvard University Press, 2006.

16. La bibliographie est, on s'en doute, particulièrement fournie côté russe : voir, pour les ouvrages récents, Olga Malinova, *Rossija i « Zapad » v XX veke : Transformacija diskursa o kollektivnoj identičnosti* [La Russie et l'« Ouest » au xx^e siècle : la transformation du discours sur l'identité collective], M., 2009 ; Eduard Batalov, *Russkaja ideja i amerikanskaja mečta* [L'idée russe et le rêve américain], M., 2009.

17. Voir notamment Ian Jackson, *The Economic Cold War : America, Britain and East-West Trade, 1948-1963*, Palgrave, 2001. Pour le commerce au sein du CAEM, voir Randall Stone, *Satellites and Commissars : Strategy and Conflict in the Politics of Soviet-Bloc Trade*, Princeton University Press, 1996 et plus récemment Suvi Kansikas, *Socialist Countries Face the European Community : Soviet-Bloc Controversies Over East-West Trade*, Peter Lang, 2014.

18. Le commerce des films figure en bonne place dans mon mémoire d'habilitation à diriger des recherches « Le cinéma dans les relations soviéto-américaines de Staline à Brejnev », soutenu le 8 décembre 2014 à l'université de Lille 3.

19. Kate Brown, *Plutopia : Nuclear Families, Atomic Cities, and the Great Soviet and American Plutonium Disasters*, Oxford University Press, 2013. Voir aussi son article « The closed nuclear city and Big Brother® : made in America », *Ab Imperio*, (2), 2011, p. 159-187.

20. Olga Kucherenko, *Little Soldiers : How Soviet Children Went to War, 1941-1945*, Oxford University Press, 2011. Julie K. de Graffenried, *Sacrificing Childhood : Children and the Soviet State in the Great Patriotic War*, University Press of Kansas, 2014.

21. Voir notamment son très décevant *Children's World : Growing up in Russia, 1890-1991*, Yale University Press, 2008. Lire ma recension dans *Cahiers du Monde russe*, 48 (4), 2007, p. 851-854 ou <http://monderusse.revues.org/6137>.

22. Anne Gorsuch, *Youth in Revolutionary Russia : Enthusiasts, Bohemians, Delinquents*, Indiana University Press, 2000 ; Kristin Roth-Ey, *How the Soviet Union Built the Media Empire That Lost the Cultural Cold War*, Cornell University Press, 2011 ; Juliane Fürst, *Stalin's Last Generation : Soviet Post-War Youth and the Emergence of Mature Socialism*, Oxford University Press, 2010.

23. Alice L. George, *Awaiting Armageddon: How Americans Faced the Cuban Missile Crisis*, The University of North Carolina Press, 2003. Chapitre 6 : "Children of the Cold War".
24. Andrei Kozovoi, « Dissonant Voices : Soviet Youth Mobilization and the Cuban Missile Crisis », *Journal of Cold War studies*, 16 (3), 2014, p. 29-61.
25. Marilyn Irvin Holt, *Cold War Kids : Politics and Childhood in Postwar America, 1945-1960*, University Press of Kansas, 2014.
26. Sophie Cœuré, Sabine Dullin, *Frontières du communisme : mythologies et réalités de la division de l'Europe de la révolution au mur de Berlin*, P. : La Découverte, 2007. Anne E. Gorsuch, *All This Is Your World : Soviet Tourism at Home and Abroad After Stalin*, Oxford University Press, 2011 ; Diane P. Koenker, Anne E. Gorsuch, eds., *The Socialist Sixties : Crossing Borders in the Second World*, Indiana University press, 2013.
27. Michael David-Fox ne dit pas que l'expression « Rideau de fer » est une métaphore provenant du monde du théâtre, où elle désigne un mécanisme anti-incendie. Voir Patrick Wright, *Iron Curtain : From Stage to Cold War*, Oxford University Press, 2007.
28. Györgi Péteri, éd., *Nylon Curtain : Transnational and Trans-Systemic Tendencies in the Cultural Life of State-Socialist Russia and East-Central Europe*, Trondheim, Norvège : Program on East European Cultures and Societies, 2006.
29. Il est regrettable que l'auteur ne se réfère jamais à des ouvrages de psychologie pour donner plus de relief à ce concept quelque peu galvaudé.
30. Amir Weiner, *Making Sense of War : The Second World War and the Fate of the Bolshevik Revolution*, Princeton University Press, 2001.
31. Le festival est créé en 1947 sur une base bisannuelle, et se déroule cette année à Prague, puis deux ans plus tard à Budapest.
32. Un exemple particulièrement frappant, est le récit d'un étudiant du Ghana, William Anti-Taylor (sic), *Moscow Diary*, Londres, 1967.
33. Voir deux de ses articles qui ne sont pas toujours faciles à trouver, car issus de volumes collectifs non répertoriés par des bases telles que JStor ou Muse : « East European Cold War Culture(s). Alterities, Commonalities, and Film Industries », in Annette Vowinckel, Marcus M. Park, Thomas Lindenberger, eds., *Cold War Cultures : Perspectives on Eastern and Western European Societies*, Berghahn books, 2012, p. 23-54 ; et « Co-Producing Cold War Culture : East-West Film-Making and Cultural Diplomacy » in Peter Romijn, Giles Scott-Smith, Joes Segal, eds., *Divided Dreamworlds : The Cultural Cold War in East and West*, Amsterdam University Press, 2012, p. 73-94.
34. Le hasard a voulu que j'aie moi aussi exploré ce thème de manière indépendante dans le cadre de mon mémoire d'habilitation mentionné plus haut.
35. Voir la scène fort amusante de la remise de l'Oscar sur <https://www.youtube.com/watch?v=BZ9gYkIAPi8> (consulté le 21 octobre 2014).
36. Outre Marsha Siefert, voir les travaux de spécialistes comme Daniel J. Leab, Ronald et Allis Radosh, Tony Shaw, Sergei Kapterev, etc.
37. « Cinéma de résistance et anticomunisme en Corée du Sud », p. 48-52.
38. « *Les Américains en Amérique* (1950) : un film communiste de Guerre froide », p. 127-133.
39. « Représentation ordinaire de l'extrême : la guerre nucléaire dans le cinéma anglo-américain des années 1980 », p. 85-91. L'une des publications récentes, que l'auteur aurait pu exploiter pour la reprise de son intervention, est l'article de Deron Overpeck, « Remember ! It's Only a Movie. Expectations and Receptions of *The Day after* (1983) », *Historical journal of film, radio, and television*, 32 (2), 2012, p. 267-292.
40. Lori Maguire, « *Star wars* et la Guerre froide », p. 92-97 ; Beatrice Heuser, « La méfiance de son propre gouvernement dans le cinéma du monde libre », p. 100-105 ; Cécile Vaissié, « Le paradigme de l'infiltration dans les films soviétiques », p. 106-112 ; Jean-Jacques Kourliandsky, « Les cinémas d'Amérique latine : domination et rejet d'Hollywood », p. 30-35. *L'Étau* (1969) est un

film d'espionnage d'Alfred Hitchcock, *Invasion USA* (1985) est un film d'action de série Z de Joseph Zito.

41. Deux articles de qualité inégale, d'André Kaenel et de Cyril Buffet, étudient les films liés à Berlin ; de même, Pierre-François Peirano et Ludovic Trautmann parlent de James Bond, le premier ne citant aucune monographie consacrée à l'agent 007, ce qui est pour le moins étonnant.

42. Pascal Girard, « La perception de la menace communiste en France et en Italie au début de la Guerre froide », p. 53

43. « Les dynamiques mémorielles de la Guerre froide », p. 309-331.

44. « Les grammaires émotionnelles de la Guerre froide vue d'en bas », p. 278-288.

45. Joëlle Beurrier, « Passions françaises et culture de Guerre froide », p. 224-236.

46. Pour la notion de « présences de Guerre froide », voir mon ouvrage *Par-delà le Mur : La culture de Guerre froide soviétique entre deux détentés*, P. : Complexe, 2009).

47. Marie-Pierre Rey, *La tentation du rapprochement : France et URSS à l'heure de la détente (1964-1974)*, Publications de la Sorbonne, 1991 ; Thomas Gomart, *Double détente : Les relations franco-soviétiques de 1958 à 1964*, Publications de la Sorbonne, 2003. Pour des travaux plus récents sur l'Europe dans la Guerre froide et sa fin, voir Frédéric Bozo, Marie-Pierre Rey, N. Piers Ludlow et Leopoldo Nuti, eds., *Europe and The End of The Cold War : A Reappraisal* (Routledge, 2009) et Frédéric Bozo, Marie-Pierre Rey, N. Piers Ludlow et Bernd Rother, *Visions of The End of The Cold War in Europe, 1945-1990* (Berghahn, 2012).

48. Les thèmes en discussion à la CSCE sont regroupés au sein de trois « corbeilles » : principes fondateurs des relations Est-Ouest, et notamment l'inviolabilité des frontières ; coopération économique, scientifique et technique ; amélioration des contacts humains, des échanges culturels et de la circulation des informations.

49. Jurij Derjabin, *Legko li byt' poslom ? Zapiski o žizni i kar'ere diplomata* [Le métier d'ambassadeur est-il une sinécure ? Notes sur la vie et la carrière d'un diplomate], M., 2010. Voir notamment le chapitre X, qui porte sur son travail à la CSCE de 1973-1975 et lors des conférences suivantes, p. 201-225.

AUTEURS

ANDREĬ KOZOVŌĬ

UFR LLCE, université Lille 3